

Vika a rejoint son fiancé, Micha, dans la zone radioactive : « Où irions-nous sinon ? »



Aliocha et Yuliya. Lui est déjà parti travailler à Kiev, elle rêve de le rejoindre.

ILS DÉFIENT LA RADIOACTIVITÉ

LES AMOUREUX DE TCHERNOBYL

Ils ont grandi près des terres désertées après la catastrophe nucléaire de 1986.

Malgré le danger, **certains se réinstallent dans la zone interdite où ils se sentent plus libres de vivre leur amour.** Reportage.

L'histoire d'amour de Rita et Piotr s'est écrite sur l'une des terres les plus abrasives du monde, abandonnée des hommes et peuplée de loups, au cœur de ces forêts irradiées le 26 avril 1986 par l'explosion de la centrale nucléaire de Tchernobyl en Ukraine. Cent mille personnes vivaient sur ce territoire grand comme l'île de La Réunion. Evacuées en quelques jours, elles ont tout abandonné, meubles, vêtements, photos, lettres, souvenirs. Près d'un quart de siècle plus tard, la zone interdite est aujourd'hui un précipité éraflé de la vie sous le soviétisme, une contrée aux villages pillés et laissés à la nature dévorante, encerclée d'une clôture hautement surveillée. C'est dans ce périmètre de trente kilomètres que Rita et Piotr se sont rencontrés, il y a huit ans, tandis qu'ils volaient du métal radioactif dans un cimetière d'engins militaires. Elle, 37 ans aujourd'hui, déambulait entre les carcasses d'hélicoptères et les voitures rouillées, en quête d'un capot ou d'une pièce de moteur. Lui cherchait du cuivre et du laiton. Quand la milice a surgi et tenté d'arrêter Rita et ses frères, Piotr les a guidés à travers la forêt. Leur histoire d'amour a commencé là, en 2002, au milieu des arbres trônant tels des spectres. Ici, les émotions ne peuvent se vivre que dans l'urgence et l'interdit, comme si chaque sentiment gagnait en intensité à cause du paysage et de la contamination encore très élevée par endroits. Comme si les incendies qui ont ravagé cet été la forêt rendaient l'avenir d'autant plus incertain, jetant sur le ciel une couleur plomb semblable à celle des cercueils où furent allongées les premières victimes de l'explosion. Rita est née à Novo-Sokolij, ce village de quelques centaines d'habitants situé à deux pas de la clôture métallique. Elle y mourra probablement. Une



Rita, Piotr et leur fils Micha ont vécu un temps dans la zone interdite : « Nous avions enfin la paix. »

vie passée parmi les squelettes de camions aux étoiles rouge délavé, des journées à récupérer du métal pour le revendre une poignée de grivnas (la monnaie ukrainienne) au recycleur local. Des semaines à endurer les visites des miliciens qui réclament de l'argent en échange de leur silence. Peine encourue pour le métal volé : un an de prison.

Piotr Moriavov, 50 ans, dont quatorze passés en prison pour de multiples bagarres et rébellions, regarde de sa maison la zone qui s'étend au loin : « Tous les jours, les miliciens viennent prendre notre argent. Le trafic de métal, ce sont eux qui le tiennent. » Tout autour de la zone d'exclusion, la récupération de métal demeure le seul moyen de survie. Aucune entreprise, même agricole, n'a jamais voulu s'installer dans cette partie de l'Ukraine. A l'épicerie-café, les femmes sont rassemblées autour d'un poste de radio où une voix monocorde revient sur les conséquences de l'incendie qui a ravagé mi-août plusieurs hectares de tourbière, à soixante kilomètres au sud de la centrale atomique. Quand on les interroge sur leur vie ici, elles lèvent les yeux au ciel. Que dire, à part que les minutes ressemblent à des heures : « Nous vivons grâce à nos allocations de victimes de Tchernobyl et, surtout, grâce au métal, résume Yelena, une mère de famille âgée d'une cinquantaine d'années. Tout le monde va en chercher dans la zone. Le reste du temps, il y a le potager et la vodka. »

LES AMOUREUX DE TCHERNOBYL



A Kristatich, à 30 km de Tchernobyl, un mariage commé en rêve Alla.
« Si c'était dangereux ici, on serait tous morts. Un jour, je me marierai, et je ne vois pas pourquoi je partirais. »

Avec le satellite, les plus belles romances télévisées ont franchi les frontières et les clôtures métalliques. Comme partout ailleurs, on pense surtout à rencontrer une personne avec qui fonder une famille. Pour les adolescents et les jeunes adultes de la région, Tchernobyl n'est même plus un souvenir, à peine une longue plainte égrenée par les anciens, une histoire apprise de la bouche des instituteurs ou de leurs familles qui ont participé à l'évacuation. L'amour en revanche est sur toutes les lèvres, mais la pudeur slave impose de le murmurer. Natacha, Anna et Alla ont à peine plus de 20 ans et autant d'années passées dans la zone. Malgré l'école qui a rouvert ses portes dans la ville voisine et la petite maison qui sert de centre culturel, les occasions de rencontrer des garçons demeurent rares. Elles les ont vus quitter le périmètre interdit et tenter leur chance dans une grande ville ou à l'étranger : « Ici, en général, on se marie à 17 ou 18 ans, explique Alla. Mais avec les garçons, c'est compliqué. Ils veulent tous partir. » Aucune d'entre elles n'a à ce jour vécu d'histoire d'amour. Elles passent leurs journées à se promener dans les champs et à longer la grande route du village, guettant les voitures qui viendraient à se perdre : « On a tenté de nous effrayer avec cette histoire de Tchernobyl, reprend-elle. Mais, si c'était dangereux, tout le monde serait mort. Un jour, je me marierai, et je ne vois pas pourquoi je partirais. »

Partir et fonder un foyer, c'est le rêve de Yuliya. Assise dans le salon de la maison qu'elle occupe avec sa mère à Starie-Sokoliy, à deux kilomètres de la zone, elle ne peut imaginer rester encore longtemps dans cette campagne dominée par l'ennui : « Il n'y a rien à faire ici, raconte-t-elle dans un français parfait, conséquence de ses nombreux séjours dans une famille d'accueil lilloise. Alors les jeunes commencent à boire dès l'âge de 12 ou 13 ans. Que peut-on bien attendre d'un tel endroit ? » A 19 ans, Yuliya passe son temps à dessiner des vêtements ou à écrire des poèmes. Après le lycée, elle a entamé des études de marketing qu'elle a dû abandonner faute d'argent. Son avenir, elle le voit à Kiev : « J'aime les villes, leur bouillonnement. Je voudrais avoir quatre enfants, habiter un joli appartement, pouvoir sortir avec mon amoureux et rencontrer du monde, vivre tout simplement. Pas comme ici. » Quand on la questionne sur ce qu'elle voit de

sa fenêtre, elle tranche d'un regard ardent : « La zone ? Je n'y suis allée qu'une seule fois. Pour moi, elle n'existe pas. » Pourtant, son histoire est indissociable de Tchernobyl et de cette forêt qu'elle refuse de regarder. Ses parents furent évacués de Pripiat, la ville où logeaient les ouvriers de la centrale, devenue – avec le temps et ses enfilades d'immeubles borgnes, sa grande roue rouillée et ses autos tamponneuses gagnées par les ronces – le symbole de l'horreur atomique. Yuliya y est liée aussi par ses sentiments pour Aliocha, un enfant de Tchernobyl comme elle, pour qui la zone fut longtemps un immense terrain de jeux. Agé aujourd'hui de 25 ans, accroupi devant la maison de sa jeune compagne, il remonte sa manche et exhibe sur son poignet un tatouage semblable à un hiéroglyphe, celui de la Bande du cerf : « C'est le nom que nous nous étions donné, mes amis et moi, se rappelle-t-il. Nous avions une quinzaine d'années et, à la moindre occasion, nous filions dans la zone. Nous passions notre temps à jouer dans les hélicoptères et les camions abandonnés. Puis, un jour, la milice nous a arrêtés. » Aliocha n'a pas couru assez vite ce matin-là, et, avant même qu'il se glisse à travers le fil de fer barbelé, les gardiens l'ont intercepté et envoyé en maison de correction. Trois années passées à l'autre bout de l'Ukraine : « Je regrette beaucoup car je n'ai pas pu entrer dans l'armée à cause de cette bêtise. Aujourd'hui, je ne veux plus entendre parler de la zone. J'ai trouvé un emploi à Kiev et je ne reviens ici que pour voir ma famille et Yuliya. Je l'aime et, bientôt, elle viendra avec moi. »

Ivankov, un vendredi soir. Dans cette ville, la plus importante de la région, située à une trentaine de kilomètres de la clôture métallique, se cristallisent tous les espoirs d'une jeunesse partagée entre la haine et l'attachement à cette terre. Tchernobyl n'est jamais mentionné, si ce n'est pour justifier un séjour effectué en Europe, sous la houlette d'une association humanitaire. On préfère évoquer les fêtes entre copains autour d'une bouteille, les virées possibles à Kiev ou les bagarres de la veille devant Stimo, le bar des fins de soirée. Un peu plus tôt, à l'Antalys, la seule boîte de nuit, les filles dansent sur la piste au son des rythmes électro venus de Moscou, tandis que les garçons figés autour ne les quittent pas des yeux. On y croise Olga qui, à 21 ans, prépare son mariage avec un jeune oligarque installé à Kiev, rêvant de défilés de mode à New York ou à Milan. On y aperçoit Slejana, 16 ans, entamant une chorégraphie découverte sur MTV, évoquant son espoir de visiter Paris et Madrid. On y découvre des solitudes agglomérées, celles de ces jeunes hommes et femmes qui ont grandi ici et se connaissent tous au point de ne plus savoir comment se parler. A l'Antalys, les enfants de Tchernobyl dansent en rêvant d'un amour lointain.

BRUNO MASI